

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

QUARANTIÈME

AUX GONES DE LYON

Ça ne va pas, z'enfants; depuis le jeudi-saint que je n'ai groupé une malle à St-Just et que je n'ai portée jusqu'aux Hirondelles, comme je vous y ai détrancané dans mon darnier mimero, eh ben! je sis tout patraque; y me semble censément que je soye déclaveté. Je n'aurai pas rien povu faire ma ronde et vous mitonner vote rotie au sucre de dimanche, si j'avais pas fait connaissance avec un M'sieu que parle en verses par magnière de poésie et que s'est banbanné avec moi pendant toute une journée; y m'en a joliment appris: c'est un gone qu'a de rebrique, allez.

V'là comment s'est fait le joignement.

Je me lantibardannais, l'autre jour, par la rue Clermont en reluquant le palais St-Pierre; toutes les fois que je n'y passe, y me crève les chassiss avec c'tte aponse qu'y z'ont fichée toute de goingoï; finalement, comme un éborniclé, je me cogne le coquelichon contre un M'sieu que se trimballait, lui aussi, le picou en l'air.

— Pardon, M'sieu, que je lui dis, si je vous fais mes excuses de vous avoir marché sus les agassins, j'y ai pas fait par esqueprès, c'est c'tte grande boutique neuve qu'en esse cause.

Là dessus v'là le M'sieu que me pique une révérence de politesse. Y n'avait l'air d'un bon zigou, pas fier, et pis un air malin que me donnait de z'envies de faire une partie de baïllon. Je

prends donc mon air boime et je l'y dis comme ça:

— Je vois que vous n'êtes du quartier; disez-moi donc pourquoi qu'on a fiché c't allignement qu'est quasiment droit comme mon bras quand je me mouche.

Ça le fit rire, le gone. Y me regarde et pis y me dit:

— Vous voyez bien que les architectes sont jaloux des robes de ces dames,

Et modelant le goût sur les ajustements,
A la mode du jour mettent les monuments.
Notre palais Saint-Pierre, ainsi qu'une élégante,
Subit du temps présent l'enflure extravagante,
Et même l'on disait qu'il se croit applaudi
En montrant le contour de son ventre arrondi.

— Ah! nom d'un rat! c'est donc ça; je comprends: c'est z'encore une évention de M'sieu Desjardins, la modiste en bâtiments, qu'a mis de poudra de riz à l'Hôtel de-Ville, un chapeau monté à St-Jean et une crénoline au palais. C'est qu'étaient trop à la vieille mode d'autrefois. Pour un entrepreneur de bâtisses y vous a de droles de z'idées tout de même.

Mon M'sieu riait toujours, ça me fichait de cœur au ventre.

— Mais vous, M'sieu, qu'en savez si long, vous n'êtes un jorنالiseur, sauf vote respect, ou ben un Jean de lettres, ben sûr, pace que vous n'avez vote couteau à papier joliment ben affuté.

— Moi? nullement. On me qualifie quelquefois du nom d'original,

et ce surnom moqueur
Est accepté par moi comme un titre d'honneur.

— Tez! original, ça veut donc dire pillereau, galavard, arsouille, piqueur d'once, parpaillot.

steam-boat, et toutes les fois qu'il pourra remplacer un mot français par son équivalent en anglais il se gardera bien d'y manquer

Les Anglais sont des gens ennuyeux, personne n'a songé jusqu'à présent à contester cet axiome, ils ne rient jamais et chacun de leurs mouvements est combiné avec une précision automatique qui les fait ressembler à des mannequins de Nuremberg.

John Perfidalbion a observé tout cela, et lui qui était gai de son naturel est devenu grave comme un ministre genevois: il était vif, il s'est rendu compassé, et, grimpé sur son faux-col, il a adopté une tête particulière et anglaise (*Birmingham-patent-prize medal 1851*), qui ne le quitte en aucune circonstance.

En hiver il porte un *plaid* écossais, en été un petit chapeau anglais, et sur tous ses vêtements, coiffures, chaussures ou ustensiles de toilette on peut lire l'adresse de fournisseurs anglais.

Si par hasard quelqu'un le prend pour un insulaire, son bonheur est complet, il s'enfonce entre son faux-col et ses favoris et s'abîme dans un bonheur tout anglais dont il ne sort que pour aller prendre une cruche, — ah! pardon, une pinte — de *pale ale* ou de *sherry*, dans le café le moins français.

Dogmatique, raide, positif et poli de cette politesse froide et compassée qu'il prétend être le sublime du genre, il cherche à étouffer en lui tous les élans, toutes ses sympathies à première vue qui font l'honneur du

— Non,

Est un original tout homme qui pâlit
En voyant la matière au-dessus de l'esprit,
Et qui, réfugié dans le fond de son âme,
Du beau, du bien, du vrai garde encore la flamme,
Je le confesse donc: je suis original,
Et ne deviendrai pas l'imbécile vassal
Des ridicules lois que dicte le beau monde,
Pour gouverner les sots dont l'univers abonde,
Pour pêcher en tous lieux le dogme du *comfort*,
Et de l'esprit vaincu faire avorter l'effort.

Oh! z'enfants, ça m'a-t-y fait plaisir d'entendre chanter sus c'tte gamme.

— C'est pas pour vous offenser, M'sieu, que je l'y repique, mais vrai, moi aussi, y me semble que je sis un original, comme vous dites. J'aime pas, moi non pus, ces bargeois que font leur volume pace qu'y sont bâtis sus le devant et qu'y z'ont de péculniaux, ces vieux cavets que veulent faire les jeunes et que roupillent tous les soirs sus de cotinons, ces *tailleurs de vinot* ans que veulent faire les vieux, que se donnent d'air d'hommes sérieux avec de cols en briquetages que leur scient le cotivet, et que mangent leur St-Frusquin en espéculative. Je veux n'être, moi aussi, de la bande des originals, pour pas me laisser emboconner par c'tte saloperie de monde.

— Vous serez là dans une voie peu lucrative et peu fêtée.

Tout homme assez borné pour chercher l'idéal
Dans son indépendance, est un original;
On ne vit jamais, en sa triste carrière,
Le moindre ruban rouge orner sa boutonnière;
Le beau monde, attaqué dans ses malins écrits,
Saura bien l'accabler sous le poids du mépris,
Et sa propre famille, indignée elle-même,
Ainsi que le public lancera l'anathème.

caractère français. Sec comme un coup de trique, on ne le voit jamais rire, le *cant* britannique est sa règle de conduite, il n'en sort pas; c'est son bréviaire et son évangile.

Sportsman en apparence, il monte à cheval bien qu'il ait une peur abominable de se jeter par terre. Si vous rencontrez jamais par la ville une paire de pincettes sur un animal étique, soyez en sûr, vous aurez vu John Perfidalbion.

Amateur du jeu de cricquet, il s'en va chaque dimanche s'exposer à faire casser ses maigres jambes enveloppées de flanelle anglaise; même en s'amusant, il garde sa tête de convention. Heureusement personne n'a jamais pu supposer qu'il s'amusât.

Chaque été il voyage avec une cargaison de petites malles revêtues de toile et de petits paquets enveloppés de toile cirée. Il se plaint des chemins de fer français, les compare aux *railways* de la Grande-Bretagne, et assure, dans chaque ville où il s'arrête, l'opinion déjà si répandue que nos voisins sont fort désagréables.

Enfin, John Perfidalbion en est arrivé à ce degré de pose où l'on en vient à poser devant sa glace. Tout seul dans sa chambre à coucher, il cumule sur sa tête les ridicules des deux nations, et d'un Français comme tout le monde, il a réussi à mettre au jour, par sa sottise manie, un Anglais mauvais teint et que personne ne voudrait prendre avec des pincettes.

CLAUQUE-POSSE.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAVÈRES LYONNAIS

John Perfidalbion.

Pour quelques crétins qui rougissent d'être Français, bien qu'ils aient vu la Colonne, il n'y a de bon, de convenable, de distingué que ce qui nous arrive d'outre-Manche.

Et n'allez pas croire que ce soient les institutions, la liberté ou l'indépendance dont on jouit en Angleterre qui constituent leur point de mire; allons donc, de pareilles choses sont trop au-dessus d'eux pour qu'ils s'en occupent; ce n'est pour ces messieurs qu'une question de costume, de langage et d'allures.

John Perfidalbion a beaucoup de frères; ce sont eux qui ont enrichi la langue française d'un tas de locutions absurdes dont le besoin ne se faisait nullement sentir; pour John un bateau à vapeur ne sera jamais qu'un

— Je m'en fiche pas mal; je tiens tati avec les anciens.

— Vous n'aimez donc pas le Progrès ?

Le Progrès ! ce grand mot qui séduit le vulgaire.

— Le Progrès ! ah ben ! pus souvent que je l'aimerais; un mami que fait rien que me tirer aux jambes, que fait semblant d'être avec le pauvre monde au lieu qu'y n'est lié avec un gros négociant qu'a ben su faire sa patte et ramier de yards avec ses ouvriers.

— Pourtant chacun en est aujourd'hui l'humble serviteur. Voyez même

jusqu'au bénédictin,
Qui, rival des chartreux, accumule en sa cave
Le produit parfumé d'une liqueur suave.
Le trappiste, imitant ces bons religieux,
Pour capter notre goût fait aussi de son mieux,
Et tempère aujourd'hui son âpre discipline,
En versant au pêcheur un peu de Trappistine.
La Salette elle-même affaiblit la fadeur
De son eau merveilleuse et la sert en liqueur.
A la matière enfin chacun rend son hommage
Et vers un âge d'or semble faire un voyage.

C'était pas rien une frime, ça que disait ce M'sieu : y m'a fait reluquer une enseigne sus le quai ouisque gn'y avait : *Liqueur hygiénique de la Salette brevetée*, et pis de porspectus des z'ali-queurs des Bénédictins que n'ont du *Bouquet délicieux*, comme ça dit, et de la *Trappistine* que ne ressemble rien de ce qui a été fait jusqu'ici et qu'est un *parfum nouveau, une jouissance inédite*.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Les Trappistes éditent des jouissances inconnues ! cela vous étonne ; mais j'aurais encore à vous en appren- bien d'autres.

Mais je vais parcourir l'autre côté de l'eau,
Avant que le Progrès y porte le marteau.

Car vous savez que pour mieux régénérer le vieux quartier, on a déjà imaginé de faire disparaître la chapelle de Fourvière et de la remplacer par un autre monument religieux plus en rapport avec le goût de l'époque.

— Et ben, oui, z'enfants, y paraît qu'y z'ont déjà tiré des plans pour ça. Y ficheront aux équevilles l'estatue et les tableaux, de magnière que, quand le chemin de fer armosphérique sera bâti, l'église pourra servir de bastingue; même que gn'y aura dessous une grande cave pour les cuisiniers, les bouteilles et les casseroles. — Y se gênent pas, que je dis au Msieu, les mamis, y nous demandent pas permission; mais y croient que les canuts vont leurs z'y laisser petaliner leur chapelle. Nous attendons venir les maçons, nous autres, nous parlerons alors à ces Raphaël Félix de sacristie, vous inquiétez pas. Mais, nom d'un rat ! qué donc que vous n'êtes, vous qu'en savez si long ? Est-ce que gn'y aura pas mèche de vous revoir ? sans vous commander, Msieu. Vous me bottez en plein, vrai. Et moi d'abord je m'appelle...

— Ah ! je vous connais ; lisez seulement :

Et Guignol a raison quand sa maligne trique...

Le M'sieu me cognait sous le pif un livre en versses que parlait de moi et sans me graffigner, nom d'un rat ! J'ai voulu le remercier, mais y s'é-tait escanné; alorsse j'ai regardé l'intitulé ouisque gn'y avait en grandes lettres moulées : UN ORIGINAL, par Paul Saint-Olive.

Hein ! vous voyez ben, les gones, que les hom-mes d'esprit, les honnêtes gens, mêmeement les gros, me méprisent pas comme y en a que vou-driont vous y faire croire, et que je poye signer fièrement,

Votre n'ami,

GUIGNOL.

LES CORRESPONDANCES DE PARIS.

Chaque jour il y a Paris de bonnes gens qui se sont imposés la tâche de raconter aux provinciaux ce qui se passe et ce qui se dit dans la capitale de la France.

Ils croient connaître les traités avant qu'ils ne soient signés, les alliances avant qu'elles ne soient conclues, et les discours bien avant qu'ils ne soient prononcés.

S'ils bornaient là leur tâche, il n'y aurait rien à dire; ces messieurs sont dans le secret des décisions de l'E-tat; — c'est une affaire entendue, et pour quelques cents francs par mois, ils les livrent sans remords aux lecteurs du *Courrier*, du *Progrès* et du *Salut public*.

Mais ce n'est pas tout : comme au bout d'un certain temps il n'est plus possible d'inventer de nouvelles his-toires politiques, ces honnêtes gens se sont mis dans la tête d'initier les braves canuts du Gourguillon et de St-Georges aux mystères du sport et de la haute société parisienne.

Ainsi ils ne manquent jamais l'occasion de nous ra-conter avec beaucoup de détails que la comtesse de Pimbèche était au bal de son Excellence le prince de Perlimpimpin, et que cette brave comtesse avait sur la tête un oiseau de paradis, sur le ventre une cui-rasse de perles, et dans le dos pour cinq cent mille francs de diamants.

Ce procédé a deux avantages : d'abord il tient de la place, et puis il donne au chroniqueur qui l'emploie un certain air d'homme distingué. — Comment douter, en effet, de l'intelligence et de l'éducation d'un homme qui va dans les soirées les plus huppées et dans les sociétés les plus élevées.

De bonne foi, il faut avouer que cette manière de faire n'est qu'une mauvaise plaisanterie, et, qu'à part quel-ques niais qui sont bien heureux de raconter la chose pour faire croire qu'ils ont des relations dans les salons parisiens, c'est une chose insipide et absurde.

Que penserait-on si, à Voiron, à Vienne, à Bour-goin, à Valence, à Bourg, on lisait dans un journal : « Il y a eu à Lyon un grand bal chez madame Tordboyau : les toilettes étaient magnifiques; la femme du maire de X... avait une robe caca-dauphin avec des agréments en pierre de Couzon; — Monsieur Lampion était déguisé en Mohican; — Mademoiselle Amanda Nabot, cette perle de beauté, était en vestale de la décadence. »

Croyez-vous que les Bressans, les Dauphinois et les Foréziens seraient bien plus avancés si on leur écrivait tout cela ?

C'est pour les Lyonnais identiquement la même chose quand il s'agit des salons de Paris. Laissez donc, Mes-sieurs, cette spécialité aux couturières, aux modistes et aux tailleurs dont c'est la profession, et ne venez pas poser pour nous raconter des histoires dont nous n'avons que faire.

S'il ne se passe rien d'intéressant, ou que ces mes-sieurs les courriéristes parisiens n'aient pas assez d'esprit pour inventer des anecdotes intelligentes, qu'ils diminuent la longueur de leurs lettres, mais qu'ils nous fassent grâce de ces comptes-rendus des bals du monde, du demi-monde ou d'ailleurs. Car ce ne sont pas seule-ment les soirées de la bonne société dont on vient nous seriner les splendeurs; si une prostituée bien connue vient à donner un raout, on ne nous fera pas grâce d'un diamant, d'une cigrette, et on viendra nous raconter bravement qu'une de ces dames s'est fait faire un collier composé des écussons armoriés des hommes qu'elle a connus.

Si c'est à cela que servent les correspondants de nos grands confrères, qu'ils créent tout de suite une feuille spéciale pour faire imprimer ces jolies petites histoires; les gens que cette littérature d'antichambre peut inté-resser sauront où prendre leurs renseignements, et les femmes de chambre et les laquais auront à leur tour une tribune pour venir y dévoiler les secrets de toilette de leurs maîtres.

De cette façon-là, tout le monde sera satisfait; mais vous allez voir que ces estimables écrivains ne suivront pas mon conseil, et qu'ils n'auront pas même le courage de leur opinion.

CHAMPAVERT.

Les Rengaines.

S'il est une chose redoutable par son influence, son importance et la vénération avec laquelle cette chose est considérée, c'est certainement la rengaine.

Pour l'édification des gens qui ne sauraient pas au juste ce que signifie ce mot si français cependant, com-mençons par dire que l'Académie n'en use guère et que jusqu'à présent il n'a pas droit de cité dans le grand monde.

La rengaine est l'opinion banale, dite, redite et reçue par les niais. A force de l'avoir entendue dire, per-sonne ne songe plus à la discuter, on l'accepte bêtement; on finit par la répéter et la rengaine, passant de bouche en bouche, arrive à prendre l'autorité de la chose jugée.

Jamais peut-être plus qu'aujourd'hui la rengaine n'a-vait eu autant d'importance; à notre époque d'opinions toutes faites, d'uniformité dans les idées comme dans les costumes, la rengaine devait s'élever à la hauteur d'une institution; c'est ce qui est arrivé.

Il y a la rengaine politique: certaines phrases ronflantes qui finissent bien une période creuse et sonore; cer-taines opinions acceptées sans que celui qui l'émet se soit jamais donné la peine de les contrôler. Je n'ose en dire davantage car les personnalités comptent double à ce jeu-là, mais, lecteurs perspicaces, vous m'entendez bien.

Du reste, un jour viendra peut-être où je pourrai ex-primer à ce sujet-là toute mon idée, et je serai vraiment né sous une heureuse étoile si je parviens à montrer au clair certaines rengaines politiques de toutes les couleurs.

Il y a la rengaine littéraire, la rengaine critique, la rengaine artistique. Si vous parlez de M. Ingres à une victime de la rengaine, il vous dira qu'il n'a que du dessin et pas de couleur; parlez-lui de Delacroix, il vous répondra qu'il n'avait que de la couleur et pas de des-sin. Pour lui chaque homme public arrive entouré d'une petite rengaine qui lui est propre et qui constitue une opinion bien arrêtée sur lui.

Les hommes sérieux, la joie des veufs, la vie de bâton de chaise menée par les littérateurs et les artistes, la corruption de l'aristocratie et la vertu du prolétaire, les agréments de la vie de collège, le bonheur des gens qui n'ont pas le sou, l'embarras des richesses, les sou-cis des souverains, tout cela c'est de la rengaine et de la rengaine de la première catégorie.

Et que l'on ne croie pas qu'il n'y ait que les imbéciles et les ignorants qui soient les victimes de cette maladie mentale: des hommes fort intelligents et fort instruits se sont laissés envahir par le fléau, et l'opinion générale a complètement anéanti leur opinion particulière.

La rengaine a réussi dans les mains de quelques hommes de parti qui s'en sont fait une arme contre les opinions opposées aux leurs. Les historiens n'en sont pas exempts pas plus que les peintres, les littérateurs et surtout les journalistes.

On l'a souvent dit, de toutes les qualités départies au peuple français, celle qui l'a été avec le plus de par-ci-monie, c'est le bon sens; ajoutez à l'absence de cette vertu, — car c'en est une, — une certaine dose de pa-ressse intellectuelle et vous comprendrez aisément com-bien nous sommes un peuple accessible à la rengaine et combien facilement nous nous soumettons à ses lois.

Je tâcherai de briser l'idole et de montrer que beau-coup de ces idées préconçues n'ont ni queue ni tête. On

trouvera sans doute, et j'aime à me bercer de cette illusion innocente, que j'aurai parfaitement raison, ce qui n'empêchera pas qu'à la première occasion on retombera dans les mêmes erreurs.

Enfin, quoi qu'il en soit, puisque tous les journaux prétendent avoir une mission et combattre pour un drapeau, je ne vois pas pourquoi *Guignol* ne chercherait pas à persuader à ses compatriotes qu'il est le *Moniteur* du bon sens et le missionnaire du jugement droit et populaire.

CADET TRANQUILLE.

LES ULCÈRES LYONNAIS

V.

Les Procureuses.

Il est des maisons déshonorées où, d'étage en étage se souille la misère, des maisons où la bête humaine se vautre dans tous les vices qui font la brute et les criminels.

Maisons impudiques et effrontées dont chaque mur répète des mots hideux, dont chaque croisée éclaire ou cache une turpitude.

Maisons tapageuses et de mauvaises compagnies, dans lesquelles l'homme le plus carié, appartenant à ce qu'on appelle le monde, ne saurait aller sans compromettre sa réputation ou tout au moins sans en perdre le bénéfice.

Imaginez, par exemple, un magistrat *intègre* et *sévère*, un négociant *plein d'honneur* et de *principes*, un vieillard à *mœurs austères*, enfin une de ces moralités occultes et pour ainsi dire privées, surprises dans ces lieux malsains.

De quel droit le gangrené jugerait-il les questions morales? Qui donc voudrait croire à l'austérité de sa conscience, à la pureté de ses intentions?

Qui aurait confiance en la bonne foi de ce commerçant?

Quel jeune homme écouterait les conseils de ce vieillard, quand il saurait que ce Géronte est doublé d'un *Tartuffe*, et qu'il les lui donne en sortant d'un bouge et entre deux hoquets de *coco épileptique*.

Donc, pour garder la considération dont ils jouissent, ou pour l'escroquer, pour pouvoir prêcher la morale en se drapant dans le manteau de Joseph et flétrir le relâchement des mœurs, pour conserver leur crédit auprès des gens honorés à bon droit, ces satyres en habits noirs, à cravates

blanches et à belles manières, ont besoin d'une pourvoyeuse habile et discrète, d'une messagère astucieuse et perfide.... on l'appelle la PROCUREUSE.

Jeune ou vieille, plus souvent vieille, la procureuse exploite admirablement les passions basses de ses clients et sert à ravir leurs bizarreries criminelles. Elle prend des renseignements sur telle femme, suborne telle autre, guette telle fille, surveille tel ménage et s'y insinue quand l'occasion d'y jeter la honte lui semble propice.

Sans cesse à l'affût de toutes les convoitises, de toutes les misères, de tous les désespoirs, chacun de ses jours est marqué par une infamie, elle entrera avec la faim dans la mansarde de l'ouvrière, avec la vanité dans le salon de la femme amoureuse du luxe, avec les huissiers dans la boutique de la petite marchande, et donnant ici du pain, là le meuble, le bijou souhaité, ailleurs l'argent nécessaire pour apaiser les créanciers, elle arrivera à son but.

C'est la procureuse qui chasse du matin au soir à la vertu, à la beauté, elle que vous verrez arrêtée devant ce magasin de modes, tapie dans le coin de cette promenade, blottie contre le bénitier de cette église; tous les endroits lui sont bons pourvu qu'elle trouve son contingent de corps à souiller, à violer et à oublier.

Ne l'arrêtez pas cette vieille dont le regard sâlit le cœur des vierges et flétrit tout ce qu'il rencontre, ne voyez-vous pas qu'elle est pressée et qu'elle a promis de livrer ce soir, à son cénacle de victimes, un nouveau lot de chair vivante.

Où va-t-elle? suivez-la..., elle abordera indifféremment la petite bouquetière qui grelotte au coin de la borne, la fille numérotée sur le seuil de son allée humide et noire, la courtisane insolente qui a des meubles, la grande dame qui a des caprices et tôt ou tard, soyez en sûr, pauvre et grande dame se rencontreront sonnante à sa porte.

..... Et si vous en doutiez, nous pourrions dénouer les cordons de bien des masques; vous faire connaître le fin mot de certaines existences dont le brillant vous étonne; vous raconter de terribles histoires de jeunes filles vendues à des pachas de la banque ou du haut négoce; vous dire le secret de bien des femmes devant lesquelles vous vous inclinez; vous prouver que leur chasteté ment, que le calme de leur figure cache de hideuses pensées, que leur luxe est greffé sur les vices de tels hommes que vous connaissez et que beaucoup d'entre vous estiment; enfin vous montrer ce monde inconnu qui, à force de mensonges et de tartufferies, vole les respects, filoute l'estime et escroque la faveur publique.

Mais à quoi bon! il est des hideurs qu'on doit cacher, des plaies tellement repoussantes que les montrer à nu constituerait presque un crime envers la société ou tout au moins un déni de dignité; et puis le *Journal de Guignol* a dit de si dures vérités et par cela même s'est suscité tant d'ennemis que nous ne voudrions pas augmenter leur haine en les étalant sur leur fumier et en leur criant, comme cette voix qui épouvantait Job: Regardez vos ulcères.

COLOMBINETTE.

PETITES NOUVELLES.

On nous écrit de Berne :

Un événement tragique a failli ensanglanter la journée de Pâques.

Deux jeunes Lyonnais faisant une excursion en Suisse, ont voulu en passant à Berne, rendre visite aux ours qui font le plus bel ornement de cette ville célèbre.

Un des voyageurs, M. Edouard C., doué d'un caractère hardi et entreprenant, eût la singulière idée de descendre dans la fosse, — et sous le prétexte qu'il avait des bottes à l'écurière, — de se mettre à califourchon sur l'un des ours.

Le compagnon d'Edouard, plus posé et rempli d'expérience, essaya en vain de le dissuader par la déduction d'une série de raisons pratiques auxquelles l'autre ne prêta pas la moindre attention.

— D'ailleurs qu'ai-je à craindre dit-il, n'ai-je pas mon revolver?

Et à peine avait-il prononcé ces paroles dignes de l'antiquité que, profitant du moment où le gardien tournait le dos, — il enjamba la balustrade, sauta dans la fosse, et choisissant le plus bel ours de la troupe, il s'élança prestement sur son dos.

L'ours qui ne s'attendait pas à ce genre d'agression, fut plus étonné que je ne saurais le dire, et il resta quelques secondes complètement immobile, en se livrant à des réflexions sans nombre pour se rendre compte de l'événement qui traversait son existence et lui tombait aussi inopinément sur l'échine.

Ce que voyant, Edouard C..., s'écria d'un air triomphant :

— Il est en carton, farceurs de Suisses, va!

Mais comme pour donner un démenti à cette calomnie odieuse, — l'ours pensant avec raison que le meilleur moyen de se débarrasser de son ennemi, était de le jeter à terre, l'ours, dis-je, se livra à une série de sauts, de cabrioles et d'évolutions, dont on n'aurait jamais cru capable un animal aussi lourd, — pendant qu'Edouard C..., cramponné au cou de sa monture, cherchait à mettre en pratique ses principes d'équitation.

Quant à l'ami d'Edouard, ce spectacle lui paraissait si divertissant que, malgré les préoccupations bien vives que lui inspirait la situation de son compagnon, il se laissait aller à une hilarité tellement bruyante, que ses éclats de rire se répercutaient dans les montagnes de la libre Helvétie.

Tout-à-coup il entendit un grand cri : Edouard était sous le ventre de l'ours, et l'ours sur le ventre d'Edouard.

En vain, le malheureux avait-il voulu faire usage de son revolver contre son redoutable adversaire; il s'était aperçu avec désespoir, en fouillant dans ses poches, qu'une fatale erreur lui avait fait emporter au lieu du revolver en question, un de ces pistolets de quatorze sous que l'on vend dans les bazars; cette arme était évidemment insuffisante, aussi cria-t-il à son ami :

— Jetez-moi votre canne à épée!

L'ami ne riait plus ; le moment était solennel et la situation tendue. Il se dit que la vue d'une arme ne ferait qu'irriter la bête féroce dont les grognements devenaient de plus en plus menaçants, — et, se rappelant que la musique adoucit les mœurs, il cria à Edouard C. : — Chantez-lui *La femme à barbe* !

Obéissant à cette inspiration céleste, Edouard C..., toujours sous le ventre de l'ours, entonna d'une voix stridente :

Entrez dans mon établissement,
Vous ne verrez pas dans toute la foire, etc.

Aux premières notes, l'ours prêta l'oreille, et une satisfaction intime sembla se refléter sur sa physionomie, — puis, à mesure que le rythme se développait, que la mélodie s'accroissait, — sa fureur fit place à l'attendrissement, et, fermant les yeux à demi, dodelinant la tête en cadence, le pachyderme parut plongé dans une extase indicible.

Encouragé par ce succès, Edouard C... hurlait à plein gosier :

De phénomène plus surprenant
Que c'te barbe qui fait ma gloire...

L'ours n'avait plus qu'une patte sur le ventre du chanteur.

Il s'agissait de ne pas laisser refroidir l'enthousiasme de l'animal, et notre compatriote faisant appel à toutes les ressources vocales dont la nature l'a doué, s'écria d'une voix stridente :

Entrez bonnes d'enfants et soldats !

Cette fois l'ours n'y tint plus, se levant subitement sur ses pattes de derrière, il se mit à tourner avec la rapidité vertigineuse d'une toupie d'Allemagne, — puis, en proie à un délire musical insensé, oubliant tout, vengeance, honneur, patrie, le malheureux trahit ses serments et sa foi, car en levant brusquement sa tête, il découvrit aux yeux ahuris d'Edouard C..., la figure inoffensive d'un citoyen bernois, qui se précipita à ses pieds en s'exclamant d'un accent pathétique :

— Thérèse, je vous aime !

Cet homme libre qui avait entendu parler de la célèbre artiste et de ses mélodies favorites, eut toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'existait entre Thérèse et le jeune voyageur d'autre point de ressemblance qu'un timbre exceptionnel et un talent que je n'essaierai même pas de décrire.

Quant à savoir pourquoi le bernois était transformé en ours, — c'est très-simple.

Depuis quatre cents ans, il n'existe plus d'ours véritable à Berne ; à la mort du dernier, les habitants ont pensé, non sans raison, qu'il était plus simple et plus économique d'affubler de la peau de cet animal sauvage un de leurs concitoyens qui viendrait douze heures par jour pousser quelques grognements devant les voyageurs émerveillés.

Aujourd'hui c'est un service public qui est passé chez les Bernois à l'état d'impôt : chaque citoyen, âgé de dix-huit à quarante ans, fait l'ours une fois par mois à tour de rôle : c'est ce qui tient lieu de la conscription, à cette différence près que les fils de veuve ne sont pas exemptés, à moins que celles-ci ne veuillent les remplacer ; auquel cas le fils reste chez lui pour soutenir sa mère.

Indépendamment d'ailleurs du plaisir qu'on éprouve à servir son pays, cette fonction rapporte quelques petits profits, à savoir : les pommes, les gâteaux, le pain d'épice que les visiteurs jettent à l'ours, et quelques gros sous qu'on lui lance sur le museau pour l'agacer.

Ce dernier genre de recette est naturellement le plus fructueux, et pendant l'été les gens habiles gagnent ainsi vingt-cinq ou trente sous dans leur journée.

Encore une illusion qui s'en va !

NATHANIEL BUMPPOO.

THÉÂTRE.

Théâtre Impérial.—Décidément *Guillaume Tell* vaut mieux que *le Templier*, voire même que *Roland à Roncevaux* dont on a un peu abusé ces temps derniers : ceci dit sans vouloir rien ôter au mérite de l'opéra de Mermet qui renferme des chœurs superbes et quelques inspirations heureuses.

M. Delestang a donc eu grandement raison de ne pas laisser expirer l'année théâtrale sans reprendre le chef-d'œuvre de Rossini qu'on n'avait pas joué depuis plusieurs mois. Les fanatiques de l'illustre maestro commençaient à se voiler la face, et à crier à la profanation.

L'opéra a un avantage immense sur le drame et la comédie, c'est qu'on ne s'en lasse pas ; j'ai entendu nombre de fois *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, le *Barbier*, et je retournerai les entendre sans ennui, sans fatigue, sans babillement, tandis que le meilleur drame, fût-il d'Hugo, la meilleure comédie, fût-elle signée Emile Augier, ne sauraient m'inspirer ce goût de *revue*.

La chose s'explique : si le drame s'adresse au cœur, la comédie à l'esprit, la musique ainsi que la poésie, sa sœur (vieux style), la musique, dis-je, parle à l'imagination.

Il y a entre les deux premiers et la dernière cette différence, cette nuance plutôt, qui sépare l'agrément du charme, le beau de l'idéal, le sentiment de la sensation.

Le drame fait pleurer, la comédie fait rire, la musique fait rêver.

Cette triade, — pends-toi-Pierre Leroux, — constitue tout l'appareil, tout le clavier sensitif de l'homme, intellectuellement parlant bien entendu, car il y a en dehors une question de nerfs que je n'ai pas à approfondir.

Hé bien ! on s'habitue aux larmes, on se lasse de rire, mais on ne se lasse pas de rêver.

Je veux dire que la même situation comique ne vous fera pas rire trois fois de suite, la même aventure pathétique n'excitera pas indéfiniment votre émotion, tandis que la même impression, le même souvenir seront pour vous un éternel sujet de rêverie.

Pourquoi ? parce que la rêverie a pour domaine l'inconnu, l'insaisissable, l'innouï ; la rêverie procure des sensations d'autant plus agréables qu'elles sont plus vagues et moins palpables, des jouissances d'autant plus vives et d'autant moins fastidieuses que vous ne pouvez les définir ; il y a un attrait irrésistible, une joie immense à être heureux sans savoir pourquoi.

Le vide attire.

C'est pour cela, que les êtres chez qui se rencontre à un moment donné la plus grande somme de bonheur, sont les ivrognes et les fous.

Je ne sais si on m'a compris, il est probable que non, car le propre de toutes les dissertations métaphysiques est d'être complètement inintelligibles aussi je m'arrête, car si je voulais m'expliquer, ce serait bien pis.

Me voila d'ailleurs un peu loin de *Guillaume Tell* auquel je reviens pour dire à M. Dulaurens notre excellent ténor, qu'il devrait éviter ses éclats de voix subits et ses coups de gosier qui surprennent désagréablement l'auditeur ; ses transitions du *piano* au *forte* sont parfois tellement brusques et cassantes, qu'on croit être victime de cette plaisanterie qui consiste à pousser un cri strident dans l'oreille de son voisin.

M. Dulaurens, qui va malheureusement nous quitter, est un artiste de trop de talent pour qu'on ne lui signale pas des imperfections qu'il est assez intelligent pour comprendre et corriger.

M. Méric a certainement beaucoup de bonne volonté, malheureusement le rôle de *Guillaume Tell* est écrasant pour lui, et sa voix un peu sourde et empâtée dans les notes élevées ne répond pas aux efforts dont sa physionomie est le reflet fidèle, et dont il serait injuste de ne pas lui savoir gré.

Madame Sallard est une artiste qui gagne consciencieusement ses appointements en chantant d'une façon satisfaisante, mais voilà tout ; agréable à voir sans être désagréable à entendre, elle vous laisse également froid pour le blâme et pour l'éloge et l'on s'en va en disant : ce n'est pas mal.

Mademoiselle Nordet, aussi mince et fluette que Madame Sallard est majestueuse, a de la vivacité, de l'entrain et un peu de ce diable au corps qui manque à sa camarade et amie.

Les chœurs, où il y a de nombreuses réformes à introduire remplissent leur tâche de leur mieux, mais ce mieux est à une bien grande distance du bien.

FRÈRE JACQUES.

J'oubliais ; un mot à propos de *la Contagion*.

M. Emile Augier, dont on s'est beaucoup occupé depuis deux mois et que des biographes ont comparé à Henri IV, apparaît-il, pris ce rapprochement au sérieux, et mettant en pratique l'ancienne loi du *bon plaisir*, il vient de rendre un décret par lequel il refuse aux directeurs de *Théâtre de la province* la permission de jouer *la Contagion* (voir un des derniers numéros de l'*Evénement*).

M. Emile Augier, qui a écrit un mot malheureux dans une lettre adressée à M. de Villemessant, a incontestablement le droit de refuser sa marchandise aux gens qui lui déplaisent ; mais le droit que je lui conteste, c'est de traiter si haut et avec un pareil sans gêne d'expression, une portion quelconque du public à qui il doit sa fortune et sa réputation.

Si le public de la province et de l'étranger n'est pas digne d'admirer les œuvres de cet académicien, pourquoi ne fait-il pas mettre en lettres d'or sur la porte de son cabinet : « Ne travaille que pour les têtes couronnées ! »

De cette façon on saurait à quoi s'en tenir, et les directeurs de province et de l'étranger n'iraient pas user leur ventre à ses pieds pour obtenir la permission de faire jouer ses comédies.

— F. J.

CORRESPONDANCE

Marcus. — Ta fille est bien un peu banale, qu'en dis-tu ? aurait-il un deuxième acte, nous comptons sur une réponse.

Augustine. — Renvoyer au *Tintamarre* qui s'occupe de résoudre des questions semblables.

Mathieu Longfil. — Il nous est impossible d'accueillir votre réclamation.

Gaulois P. — Nous avouons humblement n'avoir rien compris à votre lettre.

Caroline P. — C'est bien mal de venir dire du mal de ses voisins de but en blanc. Que penseriez-vous si la jeune mercière et faisait autant pour vous ?

A. L., à Annecy. — Les vers que vous nous envoyez ne peuvent intéresser que vos compatriotes et *Guignol* est spécialement Lyonnais.

Josué. — Notre prochain numéro vous prouvera que la question est étudiée en ce moment.

Le Gérant, E. THOMAIN.